Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 2 (1914)
Heft: 7

Rubrik: Miscellanées

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MISCELLANÉES

— M. James-H. Leuba, un Neuchâtelois d'origine qui enseigne la psychologie à Bryn Mawr College (Pennsylvanie), a réuni en un volume, dont une traduction française vient de paraître, la matière de toute une série d'articles relatifs à l'origine, à la fonction et à l'avenir de la religion (*A psychological Study of Religion, its Origin, Function, and Future.* New-York, Mac-millan, 1912. Traduit sous le titre : *La psychologie des phénomènes religieux.* Paris, Alcan, 1914).

Il convient de prendre en considération la date (1896 et 1897) à laquelle remontent les plus anciens de ces écrits. M. Leuba, en effet, a été des premiers à réclamer une application conséquente des méthodes psychologiques à l'étude des phénomènes religieux. Il a débuté par un travail sur la conversion, qui fut sa thèse de doctorat (*Studies in the Psychology of religious Phenomena.* American Journal of Psychology, 1896, vol. VII, p. 309-385). On a de lui un essai sur *Les Tendances religieuses chez les mystiques chrétiens* (Revue philosophique, LIV, juillet et novembre 1902, p. 1-36, 441-487), deux « revues générales » de psychologie religieuse (Année psychologique, vol. XI, 1905, p. 482-493 ; vol. XII, 1906, p. 550-560), et un rapport en deux parties, présenté concurremment avec celui de M. Harald Höffding au Congrès de psychologie tenu à Genève en 1909 (*La religion conçue comme fonction biologique. Les relations de la religion avec la science et la philosophie.* VIe Congrès international de psychologie. Rapports et comptes rendus, p. 118-137. Genève 1910).

L'esprit dans lequel était conçu ce rapport est le même dont s'inspire le présent ouvrage. On y retrouve, entr'autres, le terme de « fiasco » employé à propos de l'*Expérience religieuse* de William James. Comme méthode, M. Leuba, s'en tient aux données de la « psychologie générale », sans tirer parti des nouveaux procédés d'analyse qui permettent de serrer le rapport de la vie religieuse avec le développement affectif de l'individu. Il se documente par questionnaires et par correspondance. Dans l'examen des questions d'origine, il assimile un peu sommairement la mentalité de l'enfant civilisé à celle de l'homme primitif. Avec raison, il revendique contre les sociologues le bon droit de la psychologie, quoique on puisse se demander si

les thèses qu'il développe sont toujours de nature à s'opposer avantageusement aux suggestives et fortes constructions de M. Durkheim.

Nous ne pouvons, dans ces petites notes de chronique, entamer la discussion de fond que mériterait une œuvre de cette importance. Toutefois une remarque générale doit être faite, c'est que M. Leuba tout psychologue qu'il est, s'aventure souvent, et pas toujours avec bonheur, sur le terrain de la spéculation philosophique. Il paraît tenir beaucoup à invoquer les enseignements de la psychologie contre la foi des chrétiens. Une telle façon d'appliquer le principe d' « exclusion de la transcendance » constitue, à notre avis, un retour en arrière. Elle ne peut servir qu'à éterniser de stériles disputes. M. Flournoy, on s'en souvient, dans son exposé des *Principes de la psychologie religieuse* (Archives de psychologie, t. II, déc. 1902), préconisait cette exclusion à titre purement méthodologique. Il demandait que la psychologie s'abstînt de faire appel aux facteurs transcendants, sans pour cela se prononcer contre leur existence. M. Leuba estime que si ces facteurs existaient, la psychologie serait bien placée pour les apercevoir, et que, puisque elle ne les constate nulle part, elle peut les nier en toute sécurité.

Il ne pense pas, d'ailleurs, que l'homme soit fait pour se passer de religion. Mais il réclame une religion qui s'accorde avec « l'ensemble des connaissances scientifiques admises ». Et il croit en trouver le principe dans la notion d'une « force transhumaine » qui dirigerait l'humanité vers la réalisation de « l'idéal éthique conçu comme fin sociale ». Il nous conjure donc de renoncer au Dieu des croyances traditionnelles pour fixer nos regards sur la « société humaine en voie de formation ».

Cette société humaine en voie de formation ferait bien dans le discours de quelque démagogue. Mais nous sommes ici à cent lieues de la psychologie. Et si c'est de la métaphysique qu'on prétend nous donner, il ne manquera pas de métaphysiciens pour montrer à quel point elle est mauvaise. On juge l'hypothèse Dieu inadmissible, parce qu'on ne peut la vérifier expérimentalement, et l'on n'hésite pas à extraire du spectacle peu réconfortant de l'humanité empirique une affirmation mystico-morale qui, si elle ne met pas en cause un élément de transcendance, ne signifie rien, ne rime à rien.

M. Leuba annonce que son ouvrage aura une suite. Tant mieux pour lui et pour nous si elle contient un peu plus de chapitres proprement psychologiques, un peu moins de théologie à rebours.

— Un autre de nos compatriotes établis en Amérique, M. Albert Schinz, l'auteur d'*Anti-pragmatisme,* prépare un livre sur la philosophie de Rousseau. On peut être sûr que, même après la débauche de rousseauisme à laquelle nous avons assisté dernièrement, M. Schinz

aura quelque chose d'intéressant à nous dire. Nous avons entre les mains un extrait (non mis dans le commerce) de la Revue d'histoire littéraire de la France, où il étudie, comme travail d'approche, la question de l'accord du *Contrat social*, avec l'ensemble de la pensée de Rousseau (*La question du « Contrat social ». Nouvelle contribution sur les rapports de J.-J. Rousseau avec les Encyclopédistes.* Revue d'histoire littéraire de la France, octobre-décembre 1912). Cette question est, d'abord, celle de l'accord du *Contrat social*, tel qu'il fut donné à l'impression, avec la première rédaction dont nous avons pour témoin le manuscrit de Genève (publié en 1887 par M. A.-C. Alexeieff et en 1896 par M. Dreyfus-Brisac).

M. Schinz voue, comme il convient, une attention particuière à la comparaison du chapitre omis dans l'ouvrage définitif (il était intitulé: *De la société générale du genre humain*) et du chapitre ajouté (il a pour titre: *De la religion civile*). Sa conclusion est que le sentiment de l'auteur a varié sur ce grand sujet de l'origine du droit. Rousseau pensait d'abord tenir une solution «philosophique» du problème social, à savoir la fameuse idée du pacte issu de la libre décision des intéressés. Puis il s'est avisé que sans l'affirmation de la volonté divine, qui courbe l'homme sous l'autorité de la loi, il n'y a pas de pacte viable. A cette opinion nouvelle répond le fragment sur la nécessité d'une religion civile, inséré dans l'ouvrage au grand détriment de son unité de conception.

M. Schinz incline à croire que Rousseau ne s'est pas clairement aperçu de ses inconséquences; mais il donne de bonnes preuves de l'embarras où elles l'ont mis. « Le fait que ce chapitre de la Religion civile, qui n'allait réellement nulle part dans le *Contrat social*, y a été cependant introduit, comme de force, montre que Rousseau y tenait absolument; — le fait que ce chapitre, qui, s'il avait réellement sa place marquée dans le *Contrat social*, devait figurer à la place d'honneur, est relégué au contraire tout à la fin..., montre que Rousseau a dû se rendre vaguement compte au moins de la fausse position dans laquelle il se trouvait... On voit bien quelle était la véritable orientation de l'évolution des idées de Rousseau, à savoir l'abandon du droit naturel « philosophique », et l'adoption du spiritualisme... Rousseau ne devant jamais renoncer à l'idée du Contrat philosophique, ne devait donc jamais non plus pouvoir s'entendre avec lui-même puisqu'il professait des croyances incompatibles avec elle. Mais à chaque fois qu'il rencontrait à nouveau la question du principe du droit naturel, il trébuchait. »

On peut juger, par ces quelques citations, de la portée philosophique du problème d'érudition littéraire que M. Schinz s'est donné la peine d'examiner tout à nouveau. E. L.

— Le compte rendu des réunions d'automne de l'Association chrétienne d'étudiants de la Suisse romande (*Sainte-Croix 1913*, Lausanne,

Imprimerie La Concorde) contient cette année, outre le récit de la conférence, des travaux de MM. Arnold Reymond, Alfred Schrœder et Ed. Jacottet, ainsi qu'une étude biblique de Mlle Renée Warnery. Chacune de ces études est remarquable dans son genre et mérite une lecture attentive.

M. Alfred Schrœder cherche à dégager les éléments essentiels et permanents du christianisme de l'apôtre Paul. Certains théologiens, préoccupés avant tout de découvrir les origines de la pensée paulinienne, la mettent en morceaux et déclarent que ces fragments épars sont empruntés aux diverses doctrines et aux cultes qui pullulaient au premier siècle. Ils ne voient plus ni l'unité ni l'originalité du système. Elle existe bien pourtant cette originalité, et M. Schrœder la discerne presque partout comme l'empreinte très personnelle du converti du chemin de Damas. De sorte que ce qu'il faut chercher dans les épîtres de Paul ce n'est pas une dogmatique complète et définitive, une doctrine abstraite et impersonnelle, mais l'homme lui-même tel qu'il se donne à d'autres hommes et c'est cela précisément qui leur confère une valeur permanente.

Dans quelques pages lumineuses M. Arnold Reymond expose les progrès de la pensée contemporaine concernant les rapports de la vérité scientifique et de la vérité religieuse. Il n'est plus possible d'établir entre elles une séparation absolue ainsi qu'on le faisait naguère en les opposant comme la connaissance objective à la connaissance symbolique. D'une part le progrès même de la science en a accusé la structure théorique et a mis en évidence la valeur toujours relative de ses hypothèses. D'autre part l'histoire et l'ethnographie, la psychologie et la sociologie tendent à reconnaître l'universalité et la permanence du phénomène religieux et cherchent à en déterminer l'importance dans l'ensemble des choses humaines. Nous n'en sommes plus au temps de Ritschl et d'Auguste Sabatier. Et cependant faut-il affirmer qu'un accord parfait régnera désormais entre la science et la pensée religieuse ? M. Reymond ne le pense pas. Des conflits restent possibles entre les affirmations de la foi chrétienne et les diverses théories scientifiques. Et ce ne sont pas même là les problèmes les plus graves qui se posent au philosophe croyant. Il surgit d'autres conflits à l'intérieur même de la pensée religieuse, bien plus troublants ceux-là, et où M. Reymond voit une des causes profondes du malaise dont souffrent les églises actuelles. Tel est par exemple le problème de l'existence du mal et de la personnalité divine.

Je ne puis songer à résumer ici l'étude que M. Jacottet consacre à l'influence sociale, morale et intellectuelle du christianisme sur les Bassoutos. Le tableau qu'il trace en rend l'importance évidente et fait mesurer l'effort qui se soutient là-bas. La parole indirecte et personnelle de Mlle Warnery ne se résume pas non plus ; elle appelle la méditation.

La brochure de Sainte-Croix revenant chaque année, comme les réunions dont elle est l'écho, me paraît être l'une des manifestations les plus significatives de notre protestantisme, une de celles qui affirment le mieux sa vitalité et qui font espérer pour lui un avenir meilleur. L'orientation qu'elle signale est très digne d'attention. Ignorant systématiquement les écoles et les partis qui séparent les chrétiens, l'*Association* s'est constamment adressée, pour présider ses réunions, aux hommes qu'elle sait capables d'une action profonde et généreuse. De même ceux qui ont répondu à son invitation ont su oublier, en montant à Sainte-Croix, les luttes et les rivalités qui dans la vie journalière les distraient souvent du but dans la poursuite duquel ils pourraient tous s'unir. Ainsi se crée lentement l'espoir d'une communion plus large, d'une action plus libre et plus compréhensive, d'une coopération plus étendue fondée tout entière sur la confiance mutuelle et sur la charité. On traite souvent de chimère l'idéal d'une église où la diversité des tempéraments et des croyances n'exclurait pas l'unité de l'esprit. Cet idéal n'apparaîtrait peut-être plus comme une chose irréalisable si l'effort fait une fois l'an à Sainte-Croix se répétait chaque jour.

Samuel GAGNEBIN.

— La Société d'édition Vinet vient de mettre en vente le quatrième volume des « Œuvres complètes » de Vinet, dont elle a entrepris la publication il y a cinq ans. Ont déjà paru : deux volumes de la série « Prédications et études bibliques » (les *Discours* et les *Nouveaux discours*) publiés par M. A. Chavan, puis un volume de la série « Critique littéraire » (*Madame de Staël et Chateaubriand*) publié par M. Paul Sirven, enfin celui que nous annonçons, qui appartient à la série « Philosophie morale et religieuse ». Sous le titre *Philosophie morale et sociale* (un vol. in-8, de XLVI 403 pages, Lausanne et Paris, Georges Bridel et Fischbacher), M. le professeur Ph. Bridel donne, avec la collaboration de M. le pasteur Paul Bonnard, un premier recueil de trente et un essais, articles et fragments ; quatre numéros sont inédits, dix-huit sont extraits du *Nouvelliste vaudois* et du *Semeur*, les autres avaient été publiés par Vinet lui-même en 1837 dans le volume intitulé *Essais de philosophie morale et de morale religieuse*. Le Comité a donc renoncé à rééditer les *Essais* sous leur forme primitive, et l'on doit reconnaître, après avoir lu la préface de M. Bridel, qu'il avait de fortes raisons pour cela. On n'en regrette pas moins que l'admirable petit volume de 1837 ne figure plus désormais que dans la bibliothèque de trop rares privilégiés, car de tous les livres de Vinet il était le plus profond, le plus représentatif et le plus attachant.

Dans sa préface, M. Bridel indique de quelles œuvres se composera la série dont il va diriger la publication, puis il présente quelques remarques générales sur le rôle que la philosophie joua dans les préoccupations de Vinet, il termine par des notes très complètes sur chacun

des articles qui composent le volume. Ceux qui savent avec quel soin et avec quelle précision dans le détail M. Bridel a enrichi d'appendices et de notes la quatrième édition de la biographie de Vinet par Eugène Rambert ne s'étonneront pas que nous marquions notre admiration pour la manière dont le commentateur s'est acquitté de la tâche délicate qui lui incombait. Rien n'a été négligé pour renseigner le lecteur sur les circonstances dans lesquelles Vinet a composé ses articles et pour expliquer toutes les allusions qu'il fait en passant.

Les articles qui constituent le volume dont nous nous occupons sont insérés dans l'ordre chronologique de leur première apparition (1825 à 1837). Un deuxième volume contiendra la suite des études de philosophie morale et sociale, et un cours inédit d'Encyclopédie des sciences humaines. Il est à souhaiter que ce volume ne se fasse pas attendre longtemps, et que la collection se complète sans trop tarder.

Ce souhait s'adresse moins au Comité d'édition qu'au public cultivé de langue française qui devrait soutenir avec beaucoup plus d'entrain et de générosité l'initiative de ceux qui ne ménagent pas leurs peines pour nous doter d'un Vinet complet et définitif. Il est inadmissible que, depuis cinq ans qu'elle est fondée, la société n'ait pu faire paraître que quatre volumes — sur trente, dont se composeront les œuvres complètes — car la lenteur avec laquelle le Comité est obligé de procéder est dûe à l'insuffisance des ressources financières dont il dispose. Nous rendons les lecteurs de la *Revue* attentifs à cette situation : il importe, ils le comprendront, que l'œuvre puisse être rapidement menée à bonne fin par ceux qui en ont conçu le plan et préparé l'exécution.

— Le Rév. John Macaskill, de Paisley (Ecosse), consacre dans *The Expository Times* de janvier, p. 170 et suiv., une étude très sympathique du catéchisme de MM. L. Emery et A. Fornerod, *Le Royaume de Dieu*. Après avoir brièvement caractérisé la tendance théologique des auteurs, il rend hommage à l'effort qu'ils ont fait — avec succès — pour formuler les vérités chrétiennes dans une langue parfaitement compréhensible pour une jeune intelligence de notre temps; dans une langue qui, parfois, s'élève jusqu'à une beauté très sobre, qu'il serait difficile de surpasser — en particulier dans le chapitre consacré à la personne du Christ.

A titre d'exemples, M. Macaskill reproduit ensuite un certain nombre de fragments du catéchisme, questions et réponses qui lui paraissent particulièrement réussies, puis il conclut : « Cet ouvrage mérite d'être largement répandu parmi les amis de la vérité. Sans doute il ne répond pas à notre vieille conception écossaise du catéchisme considéré comme un résumé de la dogmatique chrétienne, mais il répond par contre aux aspirations de ceux de nos contemporains qui cherchent un exposé de la foi qu'ils portent en eux, rédigé dans une langue claire et sans apprêt. »

— Dans le numéro de janvier des *Annales de bibliographie théologique*, p. 9 et suiv., M. le prof. Jules Breitenstein rend compte de la façon la plus élogieuse du *Nouveau catéchisme* (Paris, 33 rue des Saints-Pères; Genève, Jeheber; 60 cent.) dans lequel, remaniant complètement les deux catéchismes publiés par lui il y a une vingtaine d'années, M. le past. E. Nyegaard a condensé les expériences d'un long ministère pastoral.

— Un des représentants de l'Allemagne protestante au Congrès du progrès religieux de Paris, M. le professeur Karl Bornhausen, de Marburg, a fait paraître en novembre dernier, dans la *Christliche Welt*, trois articles fort distingués sur la situation religieuse en France à l'heure actuelle (*Die religiöse Gegenwart in Frankreich*. Année 1913, nos 46, 47 et 48).

La première étude est consacrée aux courants philosophiques et théologiques au sein du protestantisme. Après avoir rendu hommage à l'influence considérable que M. Emile Boutroux exerce depuis quelques années, sur la pensée religieuse en France et à l'étranger, M. Bornhausen caractérise brièvement les idées directrices de Renouvier, du Symbolo-fidéisme et du christianisme social. Trop dépendant peut-être d'un des derniers interprètes allemands de Renouvier, M. Feigel, M. Bornhausen ne semble pas avoir rendu pleine justice au néo-criticisme français dans lequel il ne voit qu'un système hybride, incapable de comprendre la liberté telle que la conçoit le protestantisme. — Très ingénieuses et très fines, les remarques sur le Symbolo-fidéisme. M. Bornhausen voit dans cette tendance théologique — dont les fondements philosophiques et psychologiques lui paraissent n'être pas aussi solides qu'il faudrait — le système d'idées qui convient le mieux au tempérament français, puisqu'il donne tous ses droits au sentiment religieux traditionnel tout en restant fidèle à l'esprit du rationalisme radical. — M. Bornhausen ne cache pas son admiration et sa sympathie pour le mouvement du christianisme social français, sous sa forme intellectuelle, comme dans les œuvres pratiques qu'il a suscitées. Il retrouve chez MM. Gounelle, Ch. Wagner et Wilfred Monod certains traits caractéristiques qu'il a rencontrés déjà chez quelques pasteurs des Etats-Unis et dans la Suisse allemande chez les représentants du christianisme social : ne serait-ce point, se demande M. Bornhausen, à leurs origines calvinistes que ces hommes, si différents à tant d'égards, doivent les traits communs que l'observateur sagace discerne chez chacun d'eux? « Il est incontestable, conclut-il, que les pays dans lesquels le calvinisme joue un rôle de premier plan, l'Amérique, la Suisse et la France, cherchent à développer la foi protestante par une mise en valeur plus conséquente des principes sociaux qu'elle porte en elle. »

Le deuxième article passe en revue des ouvrages récents, où s'expriment les aspirations religieuses de la génération nouvelle. Il s'arrête

en particulier sur *L'histoire de la liberté de conscience* de G. Bonet-Maury, sur *Science et religion* de Emile Boutroux, sur *L'orientation religieuse de la France actuelle* de Paul Sabatier, — auquel M. Bornhausen reproche l'optimisme un peu grandiloquent avec lequel il annonce la religion française de l'avenir, — enfin le livre de Gaston Riou, *Aux écoutes de la France qui vient.* M. Bornhausen rend hommage au généreux enthousiasme qui inspire ce chant de jeunesse et de foi, mais il refuse son approbation à la tendance qui semble devoir prédominer actuellement dans certains groupements de la jeunesse française et dont Gaston Riou se fait le poète et le théoricien, tendance qui cherche à unir dans une fusion unique la foi et le patriotisme. « Toute limitation nationaliste (ou nationale) en religion... doit être considérée comme dangereuse..., car l'Evangile, bien qu'il consacre et mette en honneur la vie nationale, ne saurait sans déchoir renoncer à son orientation internationale et à son souffle humanitaire. »

Il serait difficile de traiter avec plus de délicatesse, de respect des nuances et d'objectivité le problème, ardu entre tous, des relations entre la France et l'Allemagne, que M. Bornhausen ne l'a fait dans sa troisième étude. Disons seulement, pour en caractériser l'esprit et la tendance, que le professeur allemand voit dans les églises et dans la théologie protestante le trait d'union qui pourrait permettre aux deux peuples antagonistes de se rapprocher dans la vérité. Par le temps qui court les grandes déclarations d'amitié entre les deux peuples n'ont pas grand sens. « Une bonne amitié avec quelques Français est peut-être plus importante que des assemblées pacifistes dans lesquelles chacun est contraint de faire de tacites réticences ; car l'amitié est la mère de la droiture, elle répugne aux demi vérités. »

Quelque opinion que l'on ait sur les jugements que porte M. Bornhausen on devra reconnaître que ses articles se distinguent avantageusement de beaucoup d'études similaires par une documentation extrêmement abondante, par une sympathie profonde pour le génie français dans ses manifestations les plus variées et par une hauteur de vues vraiment « évangélique ».

— L'Ecole de théologie baptiste de Rome non contente de faire paraître la plus luxueuse des revues de théologie (*Bilychnis.* Rivista di studi religiosi. Rédacteurs : Lodovico Paschetto et D. G. Whittinghill. 6 fascicules in 4° très richement illustrés. Abonnements pour l'étranger : 6 francs) — la Faculté baptiste de Rome, dis-je, vient d'inaugurer une petite Bibliothèque d'études religieuses d'aspect engageant et de contenu varié. Les deux derniers volumes, envoyés gratis sur demande, sont des recueils d'articles dûs les uns *(Verso la fede)* à divers auteurs italiens, les autres *(Il cristianesimo alla prova)* à plusieurs théologiens étrangers, c'est-à-dire américains. Il s'agit surtout de la critique biblique, mais le contraste est curieux entre la préface

écrite en Italie, qui reproche aux catholiques l'aveuglement de la commission biblique pontificale, et le premier article, par exemple, dans lequel un chanoine canadien fait de la haute critique une caricature qui ne détonnerait dans aucune Encyclique et allègue l'autorité du Christ en faveur de la mosaïcité du Pentateuque.

Pour finir, l'évêque méthodiste de Zurich, M. John L. Nuelsen refait en deux pages et demie, contre MM. Pfleiderer et Jensen, et à propos de Roosevelt, le tour de force qu'un chanoine d'Angers, sauf erreur, exécutait déjà de façon si parfaite il y a soixante-dix ans en écrivant son admirable *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé*. L'iconographie, la linguistique, l'histoire de la civilisation mises à contribution l'amènent à la conclusion que « ce héros personnifie l'avenir des deux races européennes qui ont posé les fondements de la civilisation américaine primitive, la race latine et la race teutonique. Les Américains imaginèrent qu'un homme qui réunissait en lui tant de traits de caractère merveilleux ne pouvait être qu'un « don de Dieu » ; ils pensèrent que si un homme qui personnifiait leur idéal avait eu chez eux pleins pouvoirs, leur pays se serait transformé en un « champ de roses ». P. B.

— A ceux de nos lecteurs qui s'occupent du problème de la valeur, nous signalons la bibliographie, dûe au Dr J. Frederick Dashiell, qu'a publiée le *Journal of Philosophy, Psychology and Scientific Methods* (vol. X, N° 17, August 14, 1913). Préparée en vue de la réunion de « *the American Philosophical Association* », cette bibliographie comprend les subdivisions suivantes : ouvrages de psychologues allemands, de pragmatistes, de néo-réalistes, d'idéalistes ; importance de la philosophie de la valeur ; phase sociale ; classifications ; publications d'ordre économique, éthique, religieux, logique, esthétique ; enfin références générales. H. R.

Lausanne — Imprimerie coopérative La Concorde

Edvard LEHMANN. *Sören Kierkegaard* (Die Klassiker der Religion, VIII et IX). Berlin-Schöneberg, Protestantischer Schriftenvertrieb, 1913. 295 p. in 12. — 3 Mk.

Henri MONNIER. *La mission historique de Jésus.* Deuxième édition revue et corrigée. Paris, Fischbacher, 1914. XXXIX, 381 p. in-8. — 5 fr.

Ed. DE PERROT. *La Bible et le ciel étoilé.* Préface de H. Narbel. Avec deux planches en couleur. Lausanne, Martinet, [1914]. 330 p. in 12. — 4 fr. 50.

Sainte-Croix 1913. Publié par l'Association chrétienne d'étudiants de la Suisse romande. Lausanne, Imprimerie La Concorde, 1913. 97 p. in 12. — 1 fr. 50.

Paul VALLOTTON. *La grande aurore.* Lausanne et Paris, Rouge et Fischbacher, 1914. VIII, 464 p. in 12. — 3 fr. 50.

LAUSANNE — IMPRIMERIE COOPÉRATIVE LA CONCORDE